

NEIGE

NEIGE

NEIGE



LONGTEMPS il aura neigé. Toutes les bonnes vieilles images alors resserviront. Le duvet, l'ouate, le blanc tapi. Elles seront toutes conviées à la fête étincelante. Après la chute, les villageois comprendront qu'une fois encore -comme tous les ans à pareille époque- quelque chose d'eux est resté entre terre et neige, comme on dit entre arbre et écorce. Quelque chose ou quelqu'un. Une mémoire, un rêve, une folie.

Longtemps il faudra piétiner le duvet virginal à la recherche de la mémoire enfouie. Mais où? Près de la grange, autour de la fontaine, à la lisière de la forêt. Et la parole filée des veillées commentera inlassablement l'écriture du pas des hommes dans la neige. Homme éperdument perdus dans l'immensité blanche où les mots se perdent.

Alors un printemps viendra. Saison des larces et de l'indécis, saison de la boue et des humeurs. Saison des pluies excrémentielles. Tout fume. Et c'était donc ça le rêve, ces traces de rats imprimées au talus des chemins. Le rêve sous la neige, patience de l'hiver, active patience pour vivre.

Cette neige-ci -puissance de la vie, force du rêve- n'a rien de commun avec l'autre la fabriquée, l'artificielle, la "damée", simple support, béton éphémère, prolongation sur l'alpe du béton des immeubles.

L'ennui de ce décor-là c'est qu'il ment. Les stations de sports d'hiver auraient "encore une âme" mais le berger de ces âmes brandit un crucifix-tiroir caisse. Les hommes du spectacle l'ont remarqué: quel beau décor cette neige policée, fraisée et balisée. Mais dès qu'on la filme ça craque de partout, c'est faux, ça déforme.

Pourquoi ? Le réel se venge.

Il est excusable aujourd'hui de prendre l'une pour l'autre, la neige fabriquée pour la neige originelle, la neige de la mémoire. La neige des grandes cités, vite malaxée et noircie, boue consistante le long des caniveaux est aussi authentique. Elle s'est déposée et la chaleur urbaine l'a vaincue. Elle est passée au rythme du rêve urbain frénétique et indifférent, signe d'une patience usée.

La neige, comme une entrée dans l'hiver: on voudrait qu'elle ne vienne pas, mais on l'attend anxieusement. Sans elle le gel brûle tout, la nature est un tapis presque noir. Mais on sait qu'au premier flocon, on rentrera dans un temps nouveau. On s'en sortira, bien sûr. Il ferait beau voir qu'on ne s'en sorte pas! Mais comment, avec qui?

PSYCHANALYSE DE LA NEIGE

par GILBERT DURAND

A Gaston Bachelard.

Dans ses remarquables études sur les rêveries inspirées par les matières élémentaires, Gaston Bachelard a oublié la neige. Oubli bien excusable pour un Champenois. Champagne et Bourgogne, vocables trop terrestres, trop chargés de saveurs et de parfums, pour que la neige y joue d'autre rôle que celui d'un épisode assez bref, d'un répit sans lendemain dans le labeur du vigneron. Bachelard, vivant une tradition qui est loin d'être boréale, pense qu'il n'y a que quatre éléments. Et même, si l'on veut psychanalyser avec sympathie notre psychanalyste, on s'aperçoit que la terre joue un rôle plus fondamental dans la rêverie d'un continental du plat pays que l'eau chère aux marins : « la mer, la mer, toujours recommencée », que l'air déjà si alpestre et « ascensionnel » ou que le feu aux secrets volcaniques. Bachelard consacre deux ouvrages sur cinq à l'élément terrestre. Lorsque le chimiste champenois s'aventure dans la montagne c'est encore la terre et le roc qu'il évoque. Pour le terrien la neige n'est qu'un passe-temps de vacances qui dure trop peu pour donner nourriture aux rêveries, fugitif comme les bains de mer ou le feu de camp.

Il en va tout autrement pour celui à qui la neige est quasi quotidienne, pour le montagnard ou l'esquimau. Gontran de Ponceins, qui a vécu chez ces derniers, relate l'« importance essentielle » de la neige : « Dix jours de neige sont un plaisir, dix mois une obsession... » Pour nous autres, alpins, la neige est toujours présente et par là essentielle, puisque l'essence, dans une phénoménologie de première

instance, c'est le « toujours » de ce qui dure. L'été elle ne fait que reculer sans jamais disparaître. Elle est « neige éternelle » accrochée à quelque nœud au cœur de la canicule. Dès Novembre, elle s'infiltre dans notre vie en des floraisons de givre. Novembre est le printemps de la neige, mais Janvier en est l'été aux surabondantes fructifications glacées. C'est alors l'apothéose et le déchainement jusqu'à Mardi gras, puis de nouveau le lent reflux et la remontée vers les cimes pour ne laisser à la terre et à la vie terrestre que quatre à cinq mois de répit. La neige est une mer qui ne roulerait qu'une lente marée équinoxiale et annuelle, abandonnant sur des plages noires et vertes les étoiles de l'edelweiss, et les anémones de terre. Elle a donc bien pour nous l'éternelle présence d'une matière, au même titre que la terre, l'air, l'eau ou le feu. Car c'est déjà une pensée élaborée et préscientifique que de réduire au nombre quatre les matières primordiales. Il y a, sous-jacente à la théorie des quatre éléments, toute une combinatoire de qualités, du chaud, du froid, du sec et de l'humide, et peut-être même une vague ambition mathématique avec la tetrakys des pythagoriciens, véritable quadrature du monde. La théorie des quatre éléments est déjà un système d'explication alors que la véritable pensée de la substance est plus ingénue que ce scientisme préscientifique : elle ne sait pas compter, pas même jusqu'à trois ou quatre. La vraie valeur pour une pensée naïvement élémentaire c'est l'obsession et l'intensité. C'est aussi l'universalité, car toute pensée élémentaire se veut à la fois charmante comme le rêve subjectif et secret, mais exprimable comme le discours public et rationnel. Telle se manifeste l'expression artistique de la neige : elle peuple le folklore nordique et slave, l'estampe japonaise, la peinture chinoise, la légende tibétaine ou japonaise. L'œuvre de Breughel ou de Samivel, elle va même jusqu'à inspirer l'Africain qui rêve des Djinns de l'Atlas ou avec Hemingway, chasseur équatorial, elle se pose avec tout son mystère sur le Killmandjaro.

Prenons pour exemple ce morceau de neige qui vient d'être tiré de l'hiver, il n'a pas encore perdu la froideur de la glace qu'il contient, il retient encore quelque chose de l'odeur de sapin, de fard et de fourrure qui forment son cortège, il est mol, il est blanc, il est froid, ...enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci. Mais voici que pendant

que je parle je l'approche du feu... Mais voici également que je suis obligé d'arrêter ici ce pastiche de Descartes, car la cire que l'on approche du feu reste cependant cire, mais non pas la neige. Il faut revenir par delà le matérialisme géométrique de la physique cartésienne, comme par delà le matérialisme quaternaire d'Aristote, à un matérialisme plus sensuel, plus affectif. Car finalement ce qui fonde la matière, c'est toujours quelque chose qui résiste à l'idéalisme conquérant. La matière n'est pas une pensée, un esprit momentanément figé, mais bel et bien l'obstacle qui arrête et étonne la pensée. Se moquer de la logique, c'est ce qui permet à la matière de recevoir les qualités les plus diverses, les plus contradictoires et les plus extraordinaires. Bachelard a raison de considérer la matière comme poétique, alors que seul l'esprit est « scientifique ». La neige apparaît donc comme un obstacle épistémologique, c'est-à-dire une matière qui ne se laisse pas classer et mépriser en tant que simple eau gelée. Car il est ridicule pour la conscience matérialiste et manuelle de dire que l'on fait des boules avec de l'eau, et les boules de neige sont radicalement distinctes des molles de terre, fades, sales, non immaculées et brûlantes aux doigts comme celles de la neige. Seul le montagnard sait bien dire les litanies qualitatives de la neige : elle est poudreuse et coule en rigoles pulvérolentes entre les blocs de glace, elle est croûteuse et se déchire comme du carton, elle est tollée, hostile comme un miroir d'acier, elle est béton qui construit des séraes chaotiques, ou encore « soupe » des brûlants midi de mai. Elle se fait « grésil » que le gicleur du vent injecte, corrosif, entre lunettes et cagoule; elle se fait givrage d'étoiles impalpables, ou flocons lents et mouillés, ou encore le gel printanier la transforme en larges facettes de borate céleste. Mais c'est surtout dès que cette neige s'intériorise et contamine la pensée poétique qu'elle devient intéressante pour le psychologue. C'est par l'œil et par l'oreille à la fois qu'elle entre dans la conscience poétique. À vrai dire l'expérience sonore de la neige est liée à un processus tactile et kinésique : c'est la mollesse, la lenteur, la douceur de la neige qui contient son silence. « Plumie dans le vent », « duvet », « ouate », « laine », « cendre », sont les expressions banales de l'amortissement sonore de la neige. Les caractères visuels sont plus purs d'autres ingérences sensorielles : c'est évidemment la blancheur qui triomphe, qualité si notoire

qu'elle fait presque corps avec la définition même de la neige, blancheur « étincelante », « immaculée », « infinie », couvrant et ouvrant l'espace par le haut comme par le bas, et il n'y a pas loin de ces images de la blancheur envahissante et « marmoréenne » aux images plus intellectualisées du « manteau » et du « linceul »; enfin ce sont les images astrales de la neige, suggérées tant par l'aspect microscopique de l'étoile de neige que par la solitude lunaire de la haute montagne.



Il est difficile de séparer ces images poétiques de la neige, qui s'imbriquent les unes dans les autres pour former des constellations ou des complexes d'images. Ce qui montre que toute analyse, surtout psychologique, est toujours artificielle. Le silence de la neige est tellement primordial qu'il lance immédiatement l'imagination vers « l'effrayant silence des solitudes infinies » et vers le cortège interstellaire des images cosmiques. On peut observer ce glissement, bien gênant pour l'analyste, chez l'alpiniste Georges Rivaill : « Silence absolu de la neige... tel qu'il régnera encore lorsque toute vie sera abolie, ou plutôt tel qu'il devait régner avant toute vie... » Il nous faudra rogner tous ces harmoniques célestes du silence, ou tout au moins les mettre entre parenthèses, si nous voulons recueillir le silence neigeux à l'état pur. Le méditerranéen Valéry a bien saisi cet aspect insolite de la neige :

*Quel silence, battu d'un simple bruit de bêche!
Quel pur désert tombé des ténèbres sans bruit
Vint effacer les traits de la terre enchantée...
Et la foudre en un lieu sans visage et sans voix...*

La neige se révèle d'abord au citadin qui s'éveille comme une privation, comme une gêne qui subtilise les bruits familiers ou les transforme en abolissant la bande sonore du bruitage ordinaire de l'univers. Le silence est privation du sens monotone et bavard du monde. C'est pour cela que la neige est si souvent comparée à du coton, à quelque chose qui amortit et étouffe. Mais déjà sous « coton » point une

allusion textile, et Verhaeren pousse plus loin l'image enveloppante et douce :

*Avec la mousse, avec la laine
Que tu répands de plaine en plaine
Neige silencieuse et doucement amie
Des maisons, au matin, dans le calme endormies...*

Tout ce qui était claquements de bottes et de sabots et rumeur de roues se tait, seuls subsistent, doués d'une signification nouvelle, les rires des enfants qui se lancent les boules. « Amortit » et « étouffe » disons-nous, car le son est étranglé jusque dans la gorge du voyageur. La tyrolienne que glapit le montagnard bien calfeutré dans son chalet n'est qu'une compensation. Le blizzard de la piste sait clore le bec au plus bavard. D'où la réflexion horrifiée de Mme de Sévigné, d'ordinaire si loquace : « Nous ne respirons que de la neige ! » La neige se fait bâillon, et force, pour ainsi dire, au bâillon, car tel est bien le « cache-nez » ou la « cagoule » qui ne laisse dépasser que narines et lunettes. Elle force aussi à boucher les oreilles, et toutes les coiffures de neige, du « serre-tête » à la « casquette norvégienne » sont à « oreillettes ». Mais quittons ces mesquineries vestimentaires pour les contemplations moins utilitaires des neiges plus radicalement silencieuses de la haute montagne. Ici le calme prend un aspect sacré. Ce n'est que la mauvaise neige du printemps qui gronde en avalanche, et juste ce qu'il faut pour faire apprécier le silence qui environne le grondement. Les avalanches de poudreuse s'infiltrant pernicieusement et en secret ne font pas plus de bruit qu'un papier froissé. Écoutons encore Rivail : « La neige que je ne vois pas continue de couler en silence, les torrents se sont tus : Silence. Les avalanches bloquées par le froid ont cessé de tonner dans les couloirs : Silence... » Étudions de plus près le mécanisme psychologique de cet hypersilence de ce « silence absolu ». C'est ici que l'on observe un phénomène de renforcement des images par la convergence d'atlas sensoriels différents : la blancheur est l'équivalent plastique du silence. Toute obscurité est peuplée de bruits, toute ténacité est peuplée de gémissements et de grincements de dents. Il n'y a rien de tel que la nuit noire pour garnir de crissements et de frôlements inquiétants la plus lointaine solitude. Or lorsqu'il

neige il ne fait jamais nuit : car la neige est phosphorescente, même sous le ciel plombé d'un minuit de tempête. Le soleil de minuit, la claire nuit polaire sont autant d'impression psychologique que constatation cosmographique. Quelle translucidité d'aquarium que le clair de lune sur la montagne ouatée ! Rimbaud nous dit en un vers magnifiquement absurde :

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies.

Rien n'est plus présent que la douce et infinie lumière dans une nuit de neige apaisée. C'est ce que nous suggère encore le poète :

O neige lumineuse au travers de notre âme !

(Verhaeren.)

Vérité spéciale de la poésie qui fait dériver la lumière non d'une qualité physique de l'objet, mais de l'émotion psychologique. On ne sait qui est lumineux, de la chose neigeuse ou de l'esprit qui la rêve. Lumière de nuit de solstice ! Et nous poursuivons de paradoxe en paradoxe : jamais ce silence de nuit lumineuse n'a été aussi bien rendu que par une chanson : le fameux Noël allemand « Stille Nacht, heilige Nacht... » Mais ici il faut faire le point, car la psychologie nous fait toucher à l'essence même de la poésie : méditant sur la neige, comme Rimbaud dans son sonnet des voyelles prétendait que le E de l'alphabet était

Blanc lance des glaciers fiers...

Nous en arrivons à dire qu'un silence est blanc ou qu'une clarté est silencieuse, et comme Corneille à parler des clartés de l'obscurité, ou encore comme Goethe de la musique silencieusement sidérale. C'est que la vérité poétique est d'un autre genre que la vérité scientifique et utilitaire. La psychologie nous permet d'atteindre en chacun de nous les charmeuses erreurs des liaisons absurdes. Le psychologue est l'auxiliaire du poète. Parce qu'il sait, comme le poète, que la méprise est pain plus délicieux et aussi quotidien que l'adéquation objective. La logique du poète n'est plus celle du physicien, elle est peut-être logique de l'être plus que du connaître. Le poète se veut mage, ou du moins prophète. La magie de son verbe fait naître la réalité, la rencontre. En témoignent les expériences de Breton ou de Char. Car si les « erreurs » ont leur charme et si la

méprise revêt une sorte de constance historique, pourquoi refuser l'être à la permanence et à la ténacité? Que l'on m'entende bien. Je ne pense pas qu'à chacun convienne sa vérité, mais qu'il y a autant de vérités que d'intentions fortes. Car il n'y a pas de vérité que de l'adéquation de l'esprit à la chose, mais aussi une vérité prophétique de l'adéquation de la chose à l'esprit. Il y a une réalité du songe et du mensonge qui vaut bien celle de la vérité objective. Le seul péché consiste à confondre ces deux axes de la pensée et de faire une science poétique et une poésie scientifique. Autrement dit, le seul péché en ce monde est le péché de confusion, celui du philosophe systématique et celui du littérateur « à thèse »... La claire-nuit-silencieuse-demusique que nous révèle la neige n'est donc qu'une métaphysique du silence : un silence qui entre en nous par tous les sens, bien loin du silence mesquin des physiciens et des laboratoires d'acoustique. C'est ce silence renforcé que l'on peut appeler un méta-silence, par delà les définitions du dictionnaire. Silence suprême de la méditation du montagnard qui rejoint la contemplation supra-physique d'un Pascal « Une chose dont la présence m'envahit; le silence... face à face avec l'inscrutable silence. Non pas le silence bref, mitigé, de la vie des plaines mais le Silence Absolu » (Bivail). La neige apparaît donc bien dans sa qualité acoustique comme une matière poétique, et par là comme un tremplin métaphysique. Remonte-pente vers l'absolu, elle nous révèle cependant une forme particulière de cette absoluité. C'est un absolu de vide et de silence. Peut-être touchons-nous là à un des caractères fondamentaux de la rêverie neigeuse : elle est rêverie négatrice, elle est anti-thèse et par là, nous verrons, bouleversement de conversion. Valéry nous parle de cet « effacement » qu'est la neige, et lui fait écho l'explorateur polaire de Poncins, qui, à bout d'épithètes, dit de la neige : « Elle défait tout. » Le silence est défaite du bruit et de la voix, défaite de la vie aussi, car le silence est emblème du repos mortuaire, défaite surtout de l'agitation et peut-être seulement de la vanité de la vie. Silence de l'illuminé et du trappiste... neige du chartreux et de l'ermite. Mais voilà que nous nous laissons aller à toutes les harmoniques de cette glissante matière poétique. Tant il est difficile de parler raisonnablement de matières qui sont essentiellement déraison. Et tant la tâche du psychologue est honteuse; psychologie, constante consulta-

tion prénuptiale de la poésie, pseudo-science et verbiage de cuisinier! Psychologie absolument androgynique, et qui n'a pour mission que d'afficher, l'exemple, à ne pas suivre, de ses inhérentes contradictions. Psychologie qui n'a de valeur que médiatrice et monitrice du sens commun vers le sens scientifique ou poétique. Revenons donc pour l'instant à cette fonction de la défaite et du néant que possède la neige et le « général hiver ». Car la neige ne défait pas que les sons, mais encore les couleurs et leur audace luxuriante.



Nous avons déjà établi le rapport de renforcement qui existe entre le silence et la lumière. Mais à son tour, si nous voulons examiner attentivement cette notion de blancheur, la voici qui file vers des significations poétiques, morales et religieuses. Car cette blancheur est vraiment trop superlative, Valéry ébloui par

*Cette ample candeur sourdement augmentée
Où le regard perdu relève quelques toits...*

fait écho à Rilke :

Tout cet éclat se gonfle épanoui...

Regard perdu, pensée éperdue devant une blancheur trop aveuglante. La neige veut arracher la conscience aux douceurs nuancées de la vision, facilement elle se fait aveuglante : petit grésil piquant qui cisaille les yeux. flocons qui « grenailent » selon le mot de Rilke, et surtout aveuglement du glacier, jet direct de soleil reflété par des myriades de microscopiques miroirs astéroïdes. L'épithète qui vient sous la plume de G. Keller est « blendend », éblouissante, et le *Bateau ivre* de Rimbaud rêve, lui aussi, de « neiges éblouies ». Voici un caractère qui va inquiéter le poète jusqu'à en faire ou un religieux ou un ennemi de la neige et de la montagne. C'est ce recul devant la grande négation blanche des formes et des couleurs que manifeste l'hostilité classique tant que romantique à l'égard des « monts affreux », de leurs précipices et de leurs glaciers. La poésie aime à rester ménagère, polagère, exubérante comme un carré de choux, un panier de carottes, mais elle se mêle des déserts trop absolus. Trop souvent le poète est au niveau

des chaises percées versaillaises ou de l'orientalisme à bon marché des alcôves second-empire. Ce n'est pas un reproche que nous faisons au poète, car la poésie chromatique est légitime, mais c'est un simple « distingo » entre les genres poétiques. La poésie de la blancheur est plus rarement exprimée, comme d'ailleurs celle du silence. La couleur est sensualité, en témoigne un de nos plus grands coloristes : « beaux bleus, beaux rouges, beaux jaunes, matières qui remuent le fond sensuel des hommes » (A. Matisse). La plupart du temps la conscience habituée aux saveurs orangées des nourritures terrestres s'irrite devant la pureté à l'état pur. « L'admiration de la montagne est une invention du protestantisme... » et Gide ajoute méchamment : « Si de l'arbre la montagne fait un sapin, on juge ce qu'elle peut faire de l'homme. Esthétique et moralité de conifères... » Gide n'a jamais dû s'aventurer bien haut, car il aurait vu que la montagne et la neige défont le sapin lui-même. L'esthétique et la moralité qui conviennent au-dessus de deux mille mètres est celle d'une étoile et non plus d'un conifère. Le conifère n'est qu'une ridicule survivance terrestre, tache qui s'archoute noire contre le grand effacement blanc, Nathanaël qui sait mal cacher sa nostalgie de Noël et sa quête du désert sans cesse entravée par les mirages et les saveurs des oasis. Car si le mot blancheur appelle la notion de pureté, cette dernière est phonétiquement proche du terme dureté. Tel est bien le héros helvétique que Schiller met en scène, et qui répond avec une âpre pureté : « Oui, enfant, il vaut mieux avoir dans le dos des glaciers que des hommes méchants... » Pure et dure sont des rimes parfaites. Le poète pour atteindre la blancheur de la neige doit se garder de la facile tendresse :

*Je m'éveille, attendu par cette neige fraîche
Qui me saisit au creux de ma chère chaleur.
Mes yeux trouvent un jour d'une dure pâleur
Et ma chair langoureuse a peur de l'innocence...*

Seuls les très grands poètes, et peut-être seuls les très grands hommes, avouent sans orgueil déplacé cette peur des ascèses nécessaires. Et Char, le chef de bande, ajoute en ses éclatants *Matinaux* son verbe net à la prudence trop douillette du citadin Valéry :

*Ah! la neige est inexorable
Qui aime qu'on souffre à ses pieds*

*Qui veut que l'on meure glacé
Quand on a vécu dans les sables...*

Oui cette blancheur implique un renoncement; d'instinct, Verhaeren la taxe de « blanche cendre ». Mais la distance du sable désertique au désert de neige est moins grande que celle qui va de l'oasis jusqu'au dépouillement neigeux. L'intuition d'un Baudelaire réunit subtilement les images de la dureté :

*Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour...*

aux images du sphinx, du désert aérien et de la pureté neigeuse :

*Je trône dans l'azur comme un sphinx inconnu.
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes...*

Valéry a raison de taxer la neige de « pur désert » ; si le sable du désert est un infini extérieur où les sens se perdent dans la chaleur et où se « cuit » la sensibilité, la neige, hostile, mordante, barricade la conscience dans un désert intérieur. Mais la solitude désertique subsiste. Le sage recherche aussi bien le désert de sables et de rocs de la thébaïde que le délaissement glacé de l'Himalaya. En témoigne la tradition tibétaine et indoue. Et chez nous Bruno et Bernard de Menthon. Il est nécessaire de nous arrêter un instant à cette image du désert prélude à toute apocalypse. Le désert est le lieu des conversions et des transformations. C'est au désert de Patmos que Jean détruit ce monde, et que germe la Jérusalem céleste. Le désert de neige, comme tous les déserts, est farouche résistance purificatrice aux séductions de la terre. Voici que le désert de neige nous trace des voies jaillissantes et multiples : il nous indique une ascèse morale, une transcendance religieuse dépassant la poétique de la neige, et surtout — voie essentielle! — une radicale apocalypse qui dialectise et fulmine le terrestre. Maryse Choisy a bien raison d'opposer le Désert à la Forêt : « Pour les indous en effet... l'infini est une vertu absolue, la vertu de la continuité, la vertu dominante du désert : désert de sable, désert de neige ou désert de ciel... » Le sens profond de la blancheur désertique et de la négation des couleurs familières et finies est donc l'infinitude. La poétique de la neige est indicatrice d'une religion. Le pack,

le vaste névé, ouvre son infini effrayant contre la finitude humaniste et bûcheronne de la forêt. C'est ce que la sensibilité d'un Rilke démasque sous la blancheur hypertrophiée :

Le jour trop blanc prend un aspect d'éternité...

Comme Jean-Marc Bernard le remarque dans *Le Haut-Vivaraïs l'hiver* : « Malgré soi on devient la proie de la méditation... dans de pareils déserts tout paysan devient anachorète. Le catholicisme prend un air fermé... »

Tel est bien le fond du malaise que ressent le poète terrestre devant le domaine de la neige : non seulement sa blancheur se veut pureté et ascèse morale, mais encore exige une gravité religieuse, ou mieux une foi ; lorsque Char s'écrie devant « l'inexorable » neige

*Rien que le vide et l'avalanche
La détresse et le regret...*

on peut dire qu'il atteint la « sécheresse » extrême du désert, ultime pointe de la poésie au devant auroral des genèses et de la foi.

La neige veut une adoration religieuse. C'est ce que reproche au pays de Rousseau le renégat Gide. Le chant choral alpin, même s'il est profane et célèbre le petit chalet ou le beau sapin, a un aspect de cantique. La neige c'est la grande Vierge immaculée et glacée au delà de la vie, mais gardienne de la vie, comme nous le verrons tout à l'heure. Toute l'histoire de la Vierge Mère et de l'Immaculée-Conception est complexuellement neigeuse. Religieusement la neige est pour le montagnard Nanda-Dévi ou Anapurna. La parfaite blancheur garantit la parfaite sainteté. D'ailleurs la blancheur éclatante est attribut directement divin : le Christ transfiguré a des vêtements d'un éclat neigeux, et le terme mésopotamien qui signifie divinité, « dingir », veut aussi dire clair, brillant, de même que l'akkadien « ellu ». Dyaus et Varuna sont avant tout des dieux lumineux. Non pas leur solaire, mais éclat céleste, présolaire, comme le fait remarquer Mircéa Eliade. Le pèlerinage aux sources ne trouve finalement le désaltèrément originaire qu'à travers l'éblouissant désert du névé. Dans l'univers de l'hiver la pensée se recueille et devient angélique, loin des exubérances charnelles de l'été. L'éblouissement de la blancheur et du froid n'autorise aucune distraction de soi-même. Vertu incantatoire de l'hiver avec ses anges et ses légendes, et Noël au cœur de tous ces enchantements !



Néatrice des rumeurs et des couleurs terrestres, la silencieuse blancheur nous révèle donc le caractère profondément dialectique de la neige. La neige sera la grande transformatrice. Et cela en tous les domaines : la neige nous délivre du sol aux ténèbres et aux gemmes trop multiples. Elle « défait » le terrestre de la terre, qu'elle nivelle en un point tel qu'on ne reconnaît plus l'arcosse et l'éboulis recouverts du seul lapis vraiment magique, vraiment transfigurateur. Elle défait méthodiquement l'arbre qu'elle déguise en polypier de givre, qu'elle durcit en fer forgé de diamants. L'arbre est transformé, emprisonné en ce mystérieux « Seebaum » que décrit Keller, et la plainte de l'ondine, c'est la plainte de l'arbre charnel « purifié » par la neige :

*Des profondeurs surgit l'arbre du lac
Jusqu'à son faite durci par la glace.
Grimpée sur les branches l'ondine...
Avec un gémissement étouffé.
De-ci, de-là, elle tâte la prison glacée...*

La neige brise sans pitié celui qui a osé garder ses feuilles et ses regrets de l'été. Sauf le sapin, bien sûr, qu'elle se contente de ridiculiser en chaperon blanc tant soit peu obscène, ou au contraire de magnifier en arbre de Noël, roi des forêts... parce que sacré par le désert. Mais c'est au-dessus de la limite des arbres, là où la neige arrête la végétation que les transformations deviennent plus puissantes : les animaux eux-mêmes, « blanchots » et lagopèdes, s'estompent dans une livrée neigeuse. Véritable vacance de la terre qui redonne la joie à la tristesse ascétique du gel. Le citadin détendu par les sports d'hiver troque la composition de l'adulte contre les plus extravagants et puérils accoutrements. Notaires transformés en cow-boys, professeurs redevenus polaches, milliardaires mués en vagabonds. Comme toute transformation la neige se manifeste par un renversement des habitudes et des valeurs les plus quotidiennes : elle est le petit fleau qui autorise à la dame de l'entresol, distante et précieuse, d'échanger quelques mots avec le balayeur au nez couperosé et à l'haleine alcoolisée. Le sport

d'hiver donne une exceptionnelle audace au bureaucrate timoré. Et qui ne risquerait pas, à la ville, de sortir le soir sans cravate et sans chapeau de peur du rhume et des convenances, risque vingt fois par jour de se rompre les os en un débraillé inédit et proférant de joyeux jurons, lorsqu'il est délivré par la neige du conservatisme quotidien. Saint-Exupéry le reconnaît lui-même : « Dans la neige on perd tout instinct de conservation... » Là où il est interdit de jeter des pierres, la neige autorise qu'on lance des boules. La partie de luge prime les devoirs. Le plaisir miraculeux de la neige prime le Devoir tout court.

Transformation pour l'homme signifie renaissance. Mais la clarté du Phénix nécessite la cendre, nécessite la mort. La neige va joindre ici le grand mythe cyclique de l'hiver.

*Le printemps adorable a perdu son odeur !
Et le temps m'engloutit minute par minute
Comme la neige immense un corps pris de roideur...*

(Baudelaire.)

Elle est « manteau » qui recouvre pour plus tard découvrir, elle est tombe passagère qui se veut berceau. Autre aspect paradoxal qui n'est plus fait pour nous surprendre. Dans le rituel druidique la mort hivernale s'associe à la grande fête du solstice porteuse des germes ultimes de la saison : la gluante baie du gui toujours vert et la rutilante boule du houx. Maîtresse de dialectique la neige nie la terre pour la mieux affirmer, pour la révéler grasse, noire, gorgée de sève parmi les premiers crocus du printemps. Si elle apparaît comme tombe, c'est pour mieux mûrir le renouveau. L'accord sur ce point est universel, que ce soit le paysan qui dans sa sagesse fait collaborer la couverture de neige à la fécondation souterraine du blé, que ce soit un simple rimeur comme E. Reynaud qui nettement associe les images ambivalentes :

*Il neige.....
Tel un marbre descend lentement sur la tombe
Décembre est-ce la mort? Non, tout est bien vivant :
La neige, sans tarir, désaltère et féconde
La terre où, sourdement, germe la moisson blonde;
Et sur l'Alpe sauvage elle se fait berceau...*

Que ce soit Verhaeren qui dit, en un plus beau langage, à peu près la même chose :

*O neige
Qui réchauffes et qui protèges
Le blé qui lève à peine...
Recouvre notre toit et frôle nos fenêtres...*

que ce soit Cocteau qui en une image fort belle chante la fécondité de « ce coup de poing de marbre » qu'est la boule de neige... ou encore que ce soit G. Keller qui dans « Première Neige » nous dit, reprenant la métaphore du fructueux tombeau :

*Pure neige, blanche neige, ô neige
Recouvre ces deux tombes
Afin que l'âme pousse
Tranquille et fraîche dans le repos hivernal
Bientôt viendra le renouveau printanier
L'éveilleur de l'amour...*

Enfin Supervielle, plus sobre, condense ces images :

*Je sens l'effort du gazon
Pour ne mourir sous la neige...*

La neige est donc initiation naturelle au mystère de la vie. Elle est alchimie vulgarisée, enfermant la conscience dans le délicieux silence d'une tristesse pétillante de joie, d'une mort qui couve le germe. Négatrice par nature, ses images dépassent en ambivalence les images de n'importe quel autre élément. Résolument anti-terre, la neige va annexer autant qu'il se peut toutes les images des éléments non terrestres qui à quelque degré s'opposent à la terre. Erosion métaphysique la neige va assimiler tous les agents d'érosion. Pour transformer la Babylone terrestre en Jérusalem, tous les moyens sont bons, raz de marée comme ouragan et pluie de feu. La neige saura se congeler dans le fleuve lentement millénaire du glacier. L'érosion glaciaire est la lourde constatation scientifique d'un processus alchimique. La comparaison des séracs aux « vagues » de la mer est trop banale pour que l'on s'y arrête. Les dunes du désert ou les moutonnements de la « mer de glace » sont si proches des houles de l'Océan ! Rien n'y manque : ni les embruns détachés des corniches, ni les galets des moraines. Quant aux termes dont se servent les montagnards pour décrire l'avalanche, ce

sont ceux mêmes qu'inspirent une eau tempétueuse et torrentielle. La neige marque seulement sa différence élémentaire d'avec l'eau en solidifiant celle-ci d'une façon ironique, en la disqualifiant en banquise aussi raide que de la plaine ou en morve de glace. Car si la neige défait de toutes ses forces la terre, elle n'en est pas moins hostile à toute confusion possible avec la trivialité de l'eau. Elle est une eau intégralement lustrale, elle est l'épithète même du Baptême comme le sous-entend Rimbaud :

Dieu fera sur ce front neiger ses bénitiers...

Quant à l'air, la neige en usurpe facilement les moyens et les images. Le flocon, avant d'effacer la terre, est élément semi-aérien. Avant d'être lainage, coton, ou manteau étouffant, la neige plane en duvet ou en plumage :

*Il neige! L'on dirait comme un filet mouvant.
Et fait d'un blanc duvet qui tourbillonne et tombe.
Quel est donc dans le ciel, cette chaste colombe
Qui laisse dérober sa plume par le vent?*

murmure gentiment Emile Reynaud. La neige est plume d'une colombe Saint-Esprit qui s'insurge contre toute matérialité trop lourde. Keller associe l'image de la neige posée à celle de l'aile fermée :

*Pas un coup d'aile ne bat à travers le monde
Calme et éblouissante la blanche neige gil...*

Cette épiphanie de la neige nous indique déjà son caractère céleste fondamental. L'aile est moyen d'ascension et déjà voyage vers les étoiles. D'ailleurs ne dirait-on pas que les flocons planent, et remontent même, sans jamais tomber? Il faudrait placer en cet endroit une étude approfondie de la vitesse aérienne que révèlent les sports de neige. Dans les romans de nos grand-mères c'est toujours la troïka qui est affublée des adjectifs évocateurs du vol. Ce que le terrien demande avant tout au ski comme au patinage c'est une aisance d'oiseau. Les virevoltes de la nage sont bien mesquines à côté de la fulgurance du slalom, précise comme le gobage d'une hirondelle. Et que dire du saut de compétition. Hermès planant sans artifice — car deux longues semelles de bois ne sont pas une machinelle — sur des dizaines de mètres. Dans ce domaine la chute tant abhorrée est vaincue, non pas que l'on ne tombe point, mais la chute n'est jamais

suivie de l'écrasement des chutes terrestres, elle est rebondissement, elle est imprévu, généralement comique. Mais la neige sait se faire complice également de l'air violent. La tempête du vent ne prend sa matérialité que par la neige, la vraie tempête c'est le blizzard. De même que l'air véritable, celui que l'on respire réellement, c'est l'air des cimes qui donne seul aux poumons cette impression de plénitude glacée. Air des sanatoria que valorisent les expériences de Pasteur. Air pur qui selon Supervielle est « la cime neigeuse de l'air... ». Tandis que la neige ne faisait que mimer l'eau tout en gardant ses distances, elle semble annexer l'air : plus l'élément est résolument anti-terrestre, plus la neige s'en approche. L'air est plus subtil que l'eau qui déjà compose en la boue avec la terre. Mais où nous allons voir naître les plus profondes images poétiques de la neige, c'est lorsque nous allons la confronter avec la chaleur et avec le feu.



Rien ne semble, du point de vue d'une physique du sens commun, plus antithétique que la neige et que le feu. Rien n'est plus proche du point de vue poétique. L'absurdité du rapprochement des termes de chaleur et des termes de neige fait la profondeur même de telles images poétiques. Si nous arrivons à montrer que la neige, qui pour une conscience commune n'est que froidure opposée à la chaleur du feu, se confond poétiquement avec la fonction lustrale du feu et de la chaleur, notre hypothèse psycho-poétique de la neige essentiellement anti-terre se trouvera justifiée. Car des trois éléments restants le feu est le plus farouchement purificateur des souillures terrestres. Le baptême de l'air n'est qu'un passe-temps frivole et tarifé en nos aérodromes, le baptême de l'eau n'est que celui d'un précurseur. Le Baptême par le feu est le seul baptême définitif, celui de la Pentecôte, celui également qui divinement purifie les lèvres du prophète. Nous allons assister au lent décolllement des métaphores superficielles et « naturelles » de la froide neige qui contredit la « chère chaleur » pour atteindre des métaphores plus profondes, plus culturelles et psychologiques de la neige chaude lumière, feu sacré. En effet, les belles images de Valéry, toutes chargées de l'opposition entre la dureté du

froid et la chaleur douillette du lit, n'étaient que de simples esquisses poétiques d'un réveil bourgeois. Opposition vulgaire de la neige envahissante et des chaleurs domestiques ténues et envahies :

*Où le regard perdu relève quelques toits
.....
A peine offrant le vœu d'une vague fumée...*

Rilke fait un pas de plus dans le sens d'une valorisation thermique de la neige. La neige n'est plus seulement l'antithèse triviale des moiteurs de l'alcôve, elle devient la cause, le prétexte du foyer et du feu : pas d'hiver, pas de cheminée; pas de cheminée, pas de feu. S'il est vrai de dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu, on peut également soutenir qu'il n'y a pas de feu sans froid :

*Les chemins blancs deviennent silencieux
Et plus intimes les chambres familières
L'horloge chante et les enfants tressaillent...
Car dans le poêle vert une bûche a craqué...*

La neige revalorise l'âtre et le coin du feu. Baudelaire retrouve à la neige et à l'hiver la même vertu de conversion :

*Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones
Je fermerai partout portières et volets
...Je serai plongé dans cette volupté
...De tirer un soleil de mon cœur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère...*

Le mythe du Père Noël et le culte de la cheminée n'a pu prendre naissance qu'au cœur de l'hiver neigeux. La neige chasse vers l'âtre et les rêveries du foyer. La neige engendre la bûche de Noël. Le culte du feu est bien le culte du renouveau par excellence : flamme dans la nuit d'hiver, lueurs dans la nuit de décembre, bonne nouvelle du solstice. Cependant la métaphore de la neige et du feu peut encore s'approfondir. Car il y a plusieurs sortes de chaleur, celle animale et terrestre des réveils frileux, celle déjà plus élaborée des pétilllements de la flamme, enfin celle des illuminations et des enthousiasmes. Le poète peut alors, pour composer sa réalité absurde, faire appel soit aux souvenirs ingénus de l'enfance, aux petites mains brûlées par la neige, aux pom-

mettes rougies par la fougue de la lutte et l'exaltation de la glissade, soit aux méprises possibles de la lumière et du feu. Pour le sens commun, pas de fumée sans feu, pour le méditatif pas de feu sans froid; un pas de plus : pour le poète pas de lumière sans chaleur, sans vague chaude d'action de grâce et d'exaltation. C'est alors que peut naître l'image absurde, le paradoxe, matière même de la métalogue poétique, que nous donne cette fois Anna de Noailles :

Le matin lumineux semble une chaude neige...

Et voici que se serre davantage pour nous toute l'absurde cohérence du développement poétique des images neigeuses : nous étions partis d'un silence renforcé par la blancheur, et la nuit devenait lumineuse, voici encore plus paradoxalement que cette blancheur lumineuse que nos sens savent pertinemment être froide, devient chaude au cœur. J'insiste une fois de plus sur ce point, car il nous permet peut-être d'atteindre l'essence de la poésie. Un moment poétique survient chaque fois que le sensualisme à la vue courte est profondément blessé. La « chaude neige » fait cortège à « l'obscur clarté », à la « noirceur du lait », à « l'orange bleue » et au « cadavre exquis ». Lorsque l'objet rationalisé victorieusement anéantit la sensation stupide on peut parler de science; lorsque c'est l'émotion et l'affectivité subjective ou collective qui vient contredire la plate impression sensorielle abêtie par la routine et l'utilité on a cette fois affaire à la poésie. Au-devant de la banale blancheur de la neige la science lance les formules de la congélation de l'eau et le processus moléculaire de la cristallisation, la poésie lance la fulgurante chaleur du baptême et de la super-fécondation de la flamme, l'une et l'autre écrasant les plates images des quotidiennes sensations. Les surréalistes ont bien compris cette nécessité d'au-delà, de surréel que veut la poésie, et ce n'est pas par hasard que se retrouve dans un exposé théorique de leur doctrine poétique et métaphysique l'image de la glace jointe, consubstantielle, à celle du feu : écoutons Breton qui dans le *Second Manifeste* déclare que le surréalisme est « l'annéantissement de l'être en un brillant intérieur et aveugle, qui ne soit pas plus l'âme de la glace que celle du feu ». Crevel est encore plus explicite dans *Les pieds dans le plat* : « Les contraires, la glace et la flamme brûlent d'un même feu; le monde s'embrase à coup de cristaux et d'incendies ». Le monde s'embrase

d'antithèses, ce qui prouve que le surréel poétique n'est bien qu'au delà des thèses, au delà des borgnes appréciations de tous les jours. Le poème de Verhaeren que nous avons déjà cité est plein de l'image paradoxale de la flamme neigeuse, et associe explicitement « réchauffement » et « résurrection » :

Neige

Qui réchauffe et qui protège

*Et soudain par le seuil et la porte pénètre
Avec les flocons purs et les dansantes flammes
O neige lumineuse au travers de notre âme
Neige qui réchauffe encore nos derniers rêves
Comme du blé qui lève!...*

Nous venons donc de boucler le cycle poétique des images élémentaires de la neige, tout processus poétique se bloquant par une métaphore, contradictoire. Cependant le jeu complet des métaphores de la neige : lumière, silence, solitude désertique au delà de la terre, pureté reconquise au creuset de l'incandescence... etc... appelle une image qui en soit un symbole complet. De même que les images de la terre viennent se condenser dans un symbole végétal : rameau d'olivier, gerbe d'épis ou pampres de vigne, de même que l'air se condense dans l'aigle qui plane et l'eau dans le poisson, la chevelure ou la ligne serpentine, la neige a besoin d'un symbole qui fixe ses significations mouvantes.



L'image symbolique de la neige c'est l'étoile. D'abord parce que le cristal de neige a une forme étoilée, qui étonne toujours l'observateur et l'émerveille par une prodigieuse finesse du dessin et de la ciselure. Ensuite le silence appelle toujours des comparaisons sidérales : reprenons la citation de Rivail que nous faisons plus haut : « le silence absolu... Tel qu'il régnera encore lorsque toute vie sera abolie, ou plutôt tel qu'il devait régner avant toute vie... » La neige comme toute matière dialectique se place dans les instants transitoires, vers les au-delà et les en-deçà du monde terrestre. De Ponceins précise cette sensation du vide primordial des espaces intersidéraux : « Le ciel et la terre d'une même matière... : Une terre célestifiée, un ciel terrifié, ce

sont bien là définitions de l'étoile. Egalement viennent renforcer cette impression l'aspect lunaire du paysage de haute montagne : dénudé de toute végétation, recouvert d'une monotonie aveuglante et précise, sous un ciel violet foncé qui semble privé d'atmosphère, tout paysage de haute montagne évoque la solitude transparente des surfaces lunaires sinon stellaires. D'ailleurs l'étoile n'est-elle pas l'anti-terre par excellence ? On oppose toujours à un point de vue terrestre le point de vue de Sirius. Combien de « fins du monde » sont prédites comme accomplies par l'étoile, que ce soit dans Flammarion, dans le film « futuriste » américain, ou encore que ce soit cette fameuse Etoile absinthe de l'Apocalypse. Supervielle joint les images de mort à celle d'astres neigeux :

Ce nuage est traversé par le vol des forêts mortes

Sous le givre sidéral...

Il n'est pas de semaine où un quelconque hebdomadaire ne nous annonce une très prochaine collision avec une comète ou un astéroïde. On suppose que notre fin dernière sera sidérale puisque notre commencement fut cette fameuse nébuleuse primitive. Dangereuse science que celle des fins et des origines, dans laquelle la physique laplacienne côtoie de trop près la poésie ! Il est donc naturel que l'intention anti-terrestre de la neige rejoigne la rêverie de l'étoile. L'étoile n'est d'ailleurs jamais aussi brillante que pendant la nuit d'hiver. L'étoile ne luit bien que dans le désert, parce qu'elle ne luit véritablement que pour celui qui a quitté la terre et ses délices. Richesse révolutionnaire du pauvre en esprit. L'étoile est le domaine du marin, du pasteur de Judée, du montagnard et du royal mage. Keller ramasse magnifiquement les épithètes imaginaires de la neige dans la strophe déjà citée. Il associe le repos de l'aile, la splendeur calme de la neige, la tempête figée et apaisée par le froid et la voûte des étoiles (Sternenzell) :

Pas un coup d'aile...

Pas un nuage ne pend de la voûte étoilée

Pas une vague ne bat sur l'onde pétrifiée...

A l'Épiphanie, l'étoile coïncide avec l'hiver, le solstice et le feu. Elle est l'étoile du matin de la Jérusalem. L'étoile est épiphanie de l'anti-terre, en témoigne encore une fois

l'idéogramme mésopotamien qui se prononce « dingir », le Dieu lumineux », et qui s'écrit en une figure étoilée. Un symbole, nous en voyons un exemple, est un complexe non seulement de sensations, mais de significations affectives multiples, et d'un véritable apprentissage culturel. Le symbole c'est la conjonction étroite de la nature et de la culture. Le symbole de la neige c'est l'étoile où viennent confluer le silence, la géométrie hexagonale, la lumière, la pureté, l'apocalypse, la brûlure, la fulgurance, et la chanson populaire. Étoile des neiges. Mais le symbole stellaire est si puissant qu'il suffit de son apparition pour suggérer la présence de la neige en un poème où la neige est à peine citée. Telle est l'obsession de l'étoile dans le poème de Cocteau « Le Camarade » :

*Ce coup de poing de marbre était boule de neige
Et cela lui étoila le cœur;
Et cela étoilait la blouse du vainqueur,
Étoila le vainqueur noir que rien ne protège...*

Coup de poing fulgurant comme une étoile filante, et sacrifiant comme une foudre jupitérienne :

*Ces coups de poing durs des boules de neige
Que donne la beauté, vite au cœur, en passant...*

Cet étoilement n'est pas sans rappeler à notre mémoire l'« étoile de sang » d'Apollinaire. Quoique l'image de « l'étoile » soit une image de forme, éclaboussure de sang, brisure de vitre ou blessure du crâne, l'image de « l'étoile » s'attache cependant plus à la substance et à sa teinte qu'à la forme. Qui dit étoile dit luminescence, et à travers la clarté de l'étoile joue dans notre inconscient la blancheur de la voie lactée. La neige participe à toute pensée galactique. L'œil étonné qui scrute le ciel au télescope voit neiger des milliards d'étoiles. C'est alors que s'introduit sous le symbole une cosmogonie galactique : l'étoile devient substance primitive, originaire du monde. Age d'avant le temps où rien n'était séparé, où tout était magma latéscent. La « nébuleuse primitive », expression magique, phosphorescente et solitaire. Viennent converger en une philosophie de la neige et la clarté doucement supraterrrestre des astres, et les reminiscences des nébulosités hivernales. Qui n'a jamais eu l'impression, dans la brume

d'hiver, sous la bourrasque de neige, d'être dans la nébuleuse originelle? D'être calfeutré dans une position définitive et essentielle? C'est peut-être de cette impression que naît tout le charme discret des estampes japonaises toutes cernées de brumes et de neiges, et dans lesquelles les objets, les personnages, isolés comme des comètes, prennent une importance substantielle. Objets coupés de toutes relations avec les autres, et par là même intensifiés, substantifiés. De Ponçins l'explorateur, retrouve dans le Grand Nord l'imagination d'une steppe intersidérale, glacée et amorphe, où les gaz se solidifient en un froid fondamental. Monotonie indéfinie, blancheur grisâtre et sourde à force d'être immense, tel est peut-être le nirvana originaire que la neige propose à la méditation. Non seulement elle serait anti-terre mais encore « avant-terre », matière primordiale. Écoutons de Ponçins : « Le ciel et la terre d'une même matière... pour moi c'est une chose grise, indéfinie; sans dimension, sans couleur, un monde atone. Pas de ligne d'horizon pour réconforter l'œil, pas de lointain... » Voilà bien la rêverie installée par la sensation même au cœur de la voie lactée, en cette substance neutronique d'où jaillira l'univers et ses couleurs...



Après sa trajectoire symbolique et stellaire, la neige nous apparaît donc avec une étrange puissance d'évocation de la substance. De poétique qu'elle était elle devient philosophique. De petite antithèse sensuelle, chargée d'appels moraux et esthétiques, elle extrapole une vaste cosmogonie. Elle n'efface plus seulement la terre et ses mirages, elle constitue le monde... et même elle constitue l'Être. Voyons s'avancer vers elle le Philosophe chétif, au pas mal assuré, mais magnifique : « Le champ de neige est saisi par la vue, comme symbole de l'Être... Il représente l'extériorité pure, la spatialité radicale... » et s'accordant avec l'explorateur le philosophe continue : « ...Son indifférenciation, sa monotonie et sa blancheur manifestent l'absolue nudité de la substance; il est l'en-soi qui n'est qu'en soi... Son immobilité solide exprime la permanence et la résistance objective de l'en-soi; son opacité et son imperméabilité... me fascine comme la pure apparition du non-moi... » Cette « fascination » que Sartre frileux et métaphysicien éprouve confirme l'« obses-

sion» essentielle d'où nous étions partis pour rêver cette étude. La neige est consacrée matière, et même substance par le philosophe, le montagnard ou l'explorateur polaire. Car la neige est obstacle à notre activité comme à notre affectivité aliénée. L'explorateur parle encore la même langue que le métaphysicien : « Pour nous, là-haut, la neige est un labeur sans fin... C'est une chose qu'il faut sans cesse débayer avec la pelle... C'est la chose dont il faut se garer sans cesse. » Comme l'être, la neige est « l'en-soi » qui barre la piste au projet du « pour-soi », elle se fait obstacle à la marche, comme pétrification au désir. Marche titubante de Guillaumet perdu dans les Andes que nous raconte Saint-Exupéry. Marche compacte de l'explorateur : « Elle rend la marche toujours pénible... Ou vous glissez dessus, ou vous butez dedans comme un vieux cheval... » Elle entrave même le projet du repos terrestre : « Chaque fois qu'elle drift elle remplit l'iglu à croire qu'on vous en jette des pelletées en plein cœur... » Le fait de l'obstacle, de l'autre m'atteint en plein cœur, le fait de la neige, encore plus opaque, me gèle le visage. C'est ici que nous retrouvons le caractère négatif de cet être. Tout obstacle est négation, tout être est néantisant pour un être autre que lui... Si le pour-soi est néantisant par essence, il n'en a pas moins les moiteurs et les douceurs de l'existence, alors que l'en-soi, tout massif qu'il soit, n'en apparaît pas moins comme celui qui estompe, défait, efface et contrecarre le projet de ma libre expansion. Mais voici que le philosophe s'enhardit, la dialectique le pousse à la lutte, héroïque il chausse les skis. « Le but est de faire quelque chose avec cette neige. » Le sport, et jusqu'à l'humble bonhomme de neige est : « transformation d'un milieu du monde en soutien de l'action ». Mais le philosophe diffère profondément du poète... Le sport n'était pour celui-ci que jouissance de la vitesse pure, copulation avec l'absolu. L'ambition philosophique est plus impérialiste. Le poète ne voulait que saisir le surréel par delà les contradictions, le philosophe veut réduire ces contradictions, dominer l'une par l'autre. Impérialisme réaliste plutôt que surréalisme poétique : « Le sens du ski... n'est pas seulement de me permettre des déplacements rapides... c'est aussi de me permettre de posséder ce champ de neige : le parcours est activité synthétique de liaison, d'organisation... » L'avarice de l'avoir remplace les générosités extatiques du donner et de l'être. Le philosophe ne se donne pas,

il prend et il possède ou il retient. Vieille mentalité fécale des pensées ontologistes. Totalitarisme sado-masochiste de tous les systèmes, ontologie aux interdits précis comme une dissection d'entomologiste. « Je suis celui qui informe le champ de neige, par la libre vitesse que je me donne. » Orgueil d'informer, de marquer, et à la limite, de salir. Le philosophe recherche l'être, le poète en est pénétré et se moque des formes au profit des jouissances. Et voici que s'éclaire une vérité de plus, sur un axe inédit de notre pensée. A la vérité du faire de la science « nouménotechnique », à la vérité de l'être surréel de la poésie, vient s'ajouter la vérité de l'inquiétude et de la quête d'un avoir toujours métaphysique. Vérités antagonistes, parce que la pensée jalouse se referme à l'exclusion de toute autre sur l'une d'elles seule. Toute pensée sérieuse est toujours fermée, ce sont les matières qui viennent l'ouvrir. Seul l'obstacle de la matière, des expériences et des fortuites rencontres, vient briser la solitude systématique de la pensée. La matière est leçon d'humilité pour les orgueilleuses exclusives de l'esprit. Encore une fois ces vérités ne sont point pirandelliennes, mais cardinalement écartelées, comme les points géographiques des intentions de l'esprit. Toute vérité est subversive, et seule une doctrine de la subversion peut être celle de la vérité totale. Ce qui fait la cohérence des pluralités éparpillées de la pensée c'est la volonté de révolte polémique qui les propulse. La substance de l'esprit c'est finalement l'éclatement nucléaire de la liberté.



Telles sont les leçons que l'on amasse en méditant la neige. Et finalement la neige, au même titre que l'eau, l'air, le feu et la terre, au même titre que beaucoup d'obstacles qui émerveillent l'esprit, nous apparaît bien constituer une authentique matière. Elle possède bien cette majesté que G. Lely exige de la matière poétique, « c'est-à-dire la signification humaine la plus générale... », et dont on retrouve la trace sur tous les plans de la rêverie, même le plan philosophique. Si nous suivons le profil d'intensité des images poétiques, c'est-à-dire si nous recherchons la vraie poésie, nous observons qu'elle se trouve lorsque les images se matérialisent et lorsque l'expression se substantifie. La nécessité

poétique est nécessité de substantification. On comprend alors que la poésie soit la véritable alchimie, loin des « épithètes qui pourrissent », comme le dit encore G. Lely. C'est là qu'est toute la différence entre les rimes d'E. Reynaud, ralistolées d'adjectifs, et l'image du verbe de Supervielle. Mais pour atteindre ces « matières primordiales » il faut inverser la psychanalyse de purification scientifique que préconise Bachelard, il faut s'enfoncer dans le magma des délires et des rêveries et s'écarter des voies rectilignes de la raison. Il faut pour cela repousser le scientisme déjà élaboré des classifications quaternaires et autres de la matière. Il faut ne pas vouloir « guérir l'esprit de ses erreurs », c'est-à-dire de ses irrationalités. Et Bachelard, le scientifique, a raison d'équilibrer son œuvre d'épistémologiste par un certain poids de malsaine curiosité pour l'obstacle épistémologique. L'axiologie — c'est-à-dire l'étude de ce qui nous tient à cœur, de ce que nous « avons dans la peau » — vient contrebalancer l'épistémologie. L'angélisme est un produit de l'idéalisme scientifique. Le rôle de la vraie philosophie est de coordonner les valeurs disjointes, les intentions ennemies. Car la philosophie n'est ni roman d'anticipation scientifique ni enlèvement schizophrénique. Elle est sagesse terrestre. Elle sait pour cela faire place, à côté de la science exacte et idéale, aux intimités de la poésie et de la mythologie. Toute sagesse qui n'a pas son grain de folie n'est pas véritablement humaine. L'humanisme authentique est celui qui sait faire la part de la faiblesse et de tout ce qui est erreur aux yeux de la science. Il faut de tout pour faire un homme.

Cet article paru dans le Mercure de France (août 1953), devenu introuvable, est publié avec l'aimable autorisation de son auteur. Gilbert Durand est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le classique Structures anthropologiques de l'imaginaire (Bordas), qui systématise les recherches inaugurées par Gaston Bachelard en un répertoire d'images, à partir de grands schèmes structuraux ; L'Ame tigrée (Denoël-Gonthier, 1980) et L'Imagination symbolique (P.U.F., 1976.)



La Neige et le Folklore

Les blancs flocons de neige qui descendent des nuages sur la terre, lentement et parfois avec des mouvements ondulatoires, éveillent sans grand effort la comparaison avec un duvet qui flotte dans l'air, et elle a dû se présenter naturellement à ceux qui regardaient ce spectacle. Lorsque les Scythes disaient que le pays au nord du leur était inaccessible à cause des plumes qui y tombaient de tous côtés, ils parlaient sans doute de la neige, et Hérodote, qui nous a conservé ce trait, ajoute qu'en effet quiconque l'a vue tomber à gros flocons comprend facilement cette assimilation. Elle se retrouve en diverses contrées d'Europe et, en France, plusieurs dictons la constatent : en Champagne, en Haute-Bretagne, le bon Dieu plume ses oies ; dans le Bocage normand, on ajoutait qu'il les plumait pour marier ses filles ; parfois c'est saint Nicolas, plus rarement saint Thomas, — dont les noms ont peut-être été amenés par la rime ouas=oies, — ou saint Joseph à Saint-Brieuc ; en Poitou, dans le Perche, la Loire-Inférieure, à Paris, c'est la Sainte Vierge, dans les Côtes-du-Nord, c'est la petite bonne femme ; dans le Bocage normand, elle les plume pour marier ses filles à Pâques ; au pays de la Hague, comme aussi à Paris, cet acte est attribué au "boudenhomme Hivé". En Béarn, lorsque, venant des montagnes, la neige tombe à gros flocons, on dit dans la plaine "Ossau (la montagne) plume ses oies". Un singulier dicton bas-normand, dont je n'ai pu avoir l'explication, prétend que le bourreau de Saint-Malo plume ses oies ; en Ille-et-Vilaine, lorsqu'il neige vers le Carême, les enfants crient :

Carnaval, tu t'en vas,
Petite bonne femme, plume tes houâs (oies)

Dans un conte littéraire de la Flandre française, la neige est aussi un duvet qui vient du lit de Marie au Blé : une jeune fille, protégée de ce génie, tombe dans un puits, mais au lieu de se noyer, elle arrive dans une étoile où elle retrouve Marie au Blé, la ménagère du ciel ; celle-ci la prend à son service et lui ordonne d'aller secouer, au-dessus d'un grand trou, la couette de plumes, l'édredon et l'oreiller ; de menues plumes volent par les airs, s'amoncellent et tombent en gros flocons, et d'en bas les bonnes gens, voyant cette blanche fourrure descendre du ciel, disaient : "Il neige, Marie au Blé fait son nid."

A l'idée de plumes se rattache peut-être une coutume du Hainaut : dès qu'il commence à neiger, les filles étendent leurs tabliers et disent qu'elles vont ramasser des oiseaux.

En Franche-Comté, les gros flocons de neige sont les goëles (chiffons) que fait, en déchirant sa chemise, Tante Arie, génie aussi bienfaisant que Marie au Blé ; dans le pays de la Hague, le bonhomme Hiver met aussi la sienne en morceaux ; en Haute-Bretagne, la fée Fleur-de-Neige secoue son manteau blanc pour rafraîchir la terre et renouveler l'eau des fontaines.

C'est également une assimilation d'aspect qui a fait donner aux flocons de neige le nom de mouches blanches, par lequel on les désigne en Forez et dans le Brabant wallon, et qui a inspiré la formulette que récitent les enfants du Luxembourg belge :

Les mouches d'Ardenne viennent,
Chauffons-nous, racontons des histoires.

Quand il neige, les paysans de l'Ille-et-Vilaine disent que les mouches pissent tout blanc, ou que les mouches de patience volent. Dans le Doubs, on appelle les flocons de neige les papillons de Boujaille, l'un des villages les plus froids de la région. Le diable est parfois en relation avec ce phénomène ; aux environs de Rennes, on dit par plaisanterie que les diables sont habillés en blanc, à Paris, que le diable vanne son blé. Dans le Cantal, quand il fait en même temps du vent et de la neige, le diable démêle les cheveux de sa femme.

Dans les Vosges, on dit lorsqu'il neige : "Voilà les fleurs de soumission qui tombent." Les bûche-

rons et les ouvriers du plein air veulent dire par là qu'il leur faut demeurer tranquilles et soumis à la maison, les ouvriers des usines qu'ils doivent filer doux pour éviter un renvoi qui les mettrait sur le pavé dans la mauvaise saison.

Dans les Ardennes belges, quand on voit quelques flocons en avril, on dit: "Voilà les biquets d'avril." En Franche-Comté où le grésil est appelé Chevri (chevreau), lorsque la neige se mêle à la grêle "il tombe des chevris".

En Champagne, les enfants donnent aux flocons le nom d'écoliers de Paris, que celui qui a recueilli le dicton suppose avoir été inspiré par le grand nombre de flocons.

On appelle loups de neige, en Bourbonnais et dans plusieurs contrées voisines, des amas de neige poussés par le vent dans les ravins, les fossés, et même dans les sillons; cette neige, qui a été tassée, est souvent très résistante aux dégels, et pour peu que ces amas soient exposés au nord ou à l'est, ils persistent, bien que toute neige ait disparu sur le sol. Ces loups de neige, disent les gens de la campagne, sont le présage de neiges prochaines, car ces loups en attendent d'autres. Dans les pays de montagne, on appelle "neige de coucou" celle qui tombe après que le coucou a fait son apparition.

Paul SEBILLOT, Le Folklore de France. Le Ciel, la Nuit et les Esprits de l'air, 1904-1905. □

Neige sale

A propos de La neige dans le verre de Florestano Vancini, Michel Pérez écrit: "On attendait une dramatique télévisée terne et assommante. On l'a eue. Cet Arbre aux sabots du pauvre, si l'on ose dire, demeure de bout en bout d'un factice absolu et d'une absence d'inspiration qui ne se dément jamais. Et puis, pourquoi la photo d'un film dont l'action se situe sur des terres déshéritées devrait-elle obligatoirement être terreuse et déshéritée? C'est trop de conscience professionnelle". Le Matin de Paris, 29/08/84. □

LA NEIGE EN DEUIL

Sujet de conversation pour la fin d'un dîner en ville: d'où vient que la plupart des films dont le cadre est la montagne et la neige le principal décor sont des échecs publics ?

Cela, je sais, ressemble à une boutade. Pourtant le phénomène, à défaut d'être analysable avec sérieux, est reconnu. Il me revient à l'esprit alors que mon regard se pose ces temps-ci sur les affiches du nouveau film de Bertrand Blier: nez rouge, cache-col, remonte-pentes; nous y voilà.

"La femme de mon pote" allait-il créer l'exception? Coluche, Huppert, Thierry Lhermitte filmés par un de nos cinéastes les plus originaux parviendraient-ils à briser ce mouvement de recul instinctif que nous avons tous, presque toujours, lorsqu'à l'arrière-plan s'annonce une paire de skis? A l'heure où j'écris, début septembre, ces quelques lignes, nul ne peut encore le dire mais les résultats du premier jour d'exclusivité, moins de vingt mille entrées pour plus de quarante salles (à titre comparatif, "La crime" attira vingt-six mille spectateurs), semblent donner de l'hypothèse énoncée plus haut une preuve supplémentaire.

Hypothèse futile, sans fondement? Penchons-nous un peu sur l'histoire du cinéma proche ou lointaine. Ainsi, quelle était l'occupation de Greta Garbo dans "La Femme aux deux visages" dont le désastre la décida à prendre sa retraite? Monitrice de ski. Rappelez-vous l'hôtel prisonnier des neiges dans "Shining": les contorsions faciales de Nicholson n'empêchèrent pas le film d'être pour Kubrick un de ses échecs les plus lourds. Souvenons-nous aussi que par deux fois au moins Sean Connery connut à l'écran des faillites sanglantes: dans "La tente rouge" il circulait au Pôle et plus récemment, il escaladait l'Eiger dans "Cinq jours ce printemps-là". Et "Mort d'un guide" d'Ertaud? Et "La neige en deuil"? Des fous eux aussi. Robert Redford lui-même n'attira pas davantage les foules à sa "Descente infernale" (où les pentes suisses s'avéraient fatales à son ambition); ni même sur les traces de "Jeremiah Johnson".

Non plus que le Clint Eastwood de "La sanction", le Kirk Douglas des "Héros de Télémark", le Paul Newman de "Quintet", le Charlton Heston de "Mountain Man", le Rock Hudson d'"Avalanche": arrêtons-là. Et revenons en France où François Leterrier demeura longtemps silencieux après son fort beau "Roi sans divertissement" d'après Giono qui n'avait qu'un tort sans doute: se dérouler exclusivement ou presque dans la neige. Et il suffit aux "Bronzés" de s'en aller faire du ski pour perdre sur Paris plusieurs milliers des spectateurs qui les avaient si gentiment suivis sous les cocotiers. Oublions-les prestations de Tony Sailer, Marielle Goitschel, Jean-Claude Killy: parmi les grands sportifs, ce sont encore les skieurs qui réussissent le moins au cinéma.

Non, décidément, au box-office, la montagne n'est pas magique; le "flop" du film de Geissendorfer portant ce titre nous le disait encore le mois dernier. Mais alors? La neige est-elle anticinématographique (comme est supposée l'être aussi la guerre de 14) dans la mesure où, peut-être, on n'attend pas d'un écran, blanc à l'entrée, qu'il le soit à nouveau quelques instants après le début du film? Est-ce que notre inconscient la rejette pour son écrasante inertie? Tue-t-elle en chacun de nous le rêveur alors que

la mer au contraire, le soleil suscitent toujours autant notre désir d'ailleurs? Dans la réalité, ce n'est pas le cas: les sports d'hiver se sont démocratisés et combien d'entre nous ne préparent-ils pas une semaine de vacances à prendre en hiver?

Au cinéma en revanche, la neige n'incite pas au voyage, elle paralyse; sans jeu de mots... elle refroidit. Comment expliquer sinon que Delon Signoret dans "Les granges brûlées" n'aient pas attiré, malgré le triomphe encore frais de "La Veuve Couderc", quatre cent mille spectateurs à Paris? On nous montrait sur l'affiche des arbres morts et des étendues glacées à la place des vedettes...

Et il est peu probable que José Giovanni, alpiniste renommé, renouvelle un jour l'expérience de "Où est passé Tom?" qui coûta sa carrière à Rufus: cette escalade fut un gouffre. Un autre projet de Giovanni sur les courses de traineaux

Autopsie d'un décor

Il y a un mirage esthétique du cirque blanc. Les stations constitueraient des enclaves où des acteurs heureux joueraient le temps de leurs vacances le scénario de la glisse souveraine. Cet affranchissement de la pesanteur terrestre par le ski entraînerait un type de relations sociales libres et harmonieuses. Une micro-société fonctionnerait ainsi avec ces héros heureux.

Or ces héros, dans la réalité, subissent trois corrections qui les éloignent du modèle de liberté promis par la publicité et en font des êtres trompés, falsifiés.

paraît d'ailleurs abandonné définitivement. Oui, bon, il y a le succès du "Ruffian"; mais là, Giovanni eut l'astuce d'opposer au statisme vertical de ses montagnes le mouvement horizontal d'un fleuve ou de bolides. Que dire enfin de films aussi chers à nos coeurs que "La sirène du Mississippi", "La femme d'à-côté", "Tirez sur le pianiste" ou "Dites-lui que je l'aime"? Qu'ils n'aient pas marché peut s'expliquer probablement par d'autres raisons mais à chaque fois la montagne était là sinon la neige. Allez donc affirmer qu'elle porte bonheur après cela ou que le décor compte peu du moment que vous avez une bonne histoire. "Les dents de la Mer de glace" ne sont pas pour demain. □

Michel GRISOLIA

Extrait de Première, octobre 1983, publié avec l'autorisation de l'auteur.

L'image du héros est fortement conditionnée par la mode décrite par les journaux spécialisés, cette mode qui n'est pas, pour le ski, seulement une variante de formes, mais propose de nouvelles solutions à l'isolation, à la chute, aux intempéries. Chez son marchand de vêtements ou de skis, notre skieur entré avec une idée précise, ressort non pas équipé de ce qu'il avait désiré, mais de ce que le marchand a désiré pour lui, selon l'état de ses stocks. Première correction de son image. Au lieu de vendre pour le jeu social, le marchand vend pour son intérêt personnel. Au lieu d'être l'accessoiriste du théâtre de la gravité, il distribue matériaux et couleurs selon le hasard commercial et ses disponibilités.

Installé dans son studio, dans la station de son choix, notre skieur est vite l'objet d'enchères. On en veut à son âme et à cette animation bariolée qu'il entraîne avec lui. Le demi-urge du lieu, le promoteur, lui assure en même temps que cette station est faite pour lui et qu'il est fait pour cette station, qu'il ne saurait skier ailleurs tant il s'insère bien dans

le décor. Un même discours lui est tenu dans cette station dont les immeubles, construits à l'époque du remords écologique, "épousent" les formes de la montagne, dans celle-ci, authentique n'importe quoi, boursoufflée, pleine de ver-rues et d'exhaussements qui témoignent d'autant de crises de spéculation, dans celle-là avec ses gros chalets et, vue d'avion, son apparence de village, son "mode antique d'habiter la montagne", ou cette autre enfin, massifs de béton insolents jetés dans l'alpage, aussi photogénique que le Mur de l'Atlantique.

(Il y a quelques années la revue de la Fédération française de ski étudiait les unes après les autres "ces stations qui ont une âme." C'était un réel travail de missionnaire d'une grande générosité que de voir voler des âmes au-dessus de tant de cercueils. En fin de compte, qui sait si derrière les volets battant d'une ville fantôme ne bat pas aussi une âme, sa robe blanche souillée de toiles d'araignées et de moisissures!)

Or le skieur est un client. Il faut satisfaire le client, c'est la loi de la société tertiaire. Si la station a réellement une âme, il va falloir que le client s'accorde avec elle, sinon c'est le malaise, l'insatisfaction. La station la meilleure est conçue comme un cadre bâti pour un usage déterminé. "Art de vivre, intimité, chaleur, famille" font partie de l'attirail démagogique et publicitaire. Deuxième correction: le skieur ne peut rien contre sa station. Elle est plus forte que lui. (Essayez de vous perdre dans une station!) Toute sa liberté s'arrêtera au cadre qu'elle lui fixe. On est loin de cette orgie d'espace que promettent les sports d'hiver.

Troisième correction. Plus les stations s'interconnectent, plus les domaines skiables s'élargissent, plus on vend d'espace sauvage et plus cet espace est policé. On achète quinze jours de montagne, on se retrouve dans un stade. Connaître le Parc des Princes n'est pas connaître Paris.

Aliéné, le skieur l'est donc trois fois: par sa parure vestimentaire (celle que les marchands ont bien voulu lui vendre), par l'habitation (de la station impersonnelle à la station fantasme-d'architecte), par l'espace de sa liberté, flêché

et quadrillé.

Comment pourrait-être cinématique ce monde où l'aventure est tarifiée (supplément pour une avalanche, bien sûr), ce monde où évoluent des acteurs qui ne connaissent plus leur corps déguisé et déséquilibré par la gravité, des acteurs sans maisons, rien que des abris cadenassés comme des tirelires? Il ne peut y avoir de "décor naturel" dans une station, non pas parce que tout y est artificiel, mais parce que les skieurs sont trois fois vendus et qu'ils portent en eux trop de malentendus pour jamais parler juste. Comment pourrait-il parler juste celui dont le désir a été trois fois détourné? □

Les Maquereaux des Cimes blanches

LOE (adresse: Cardinal Mermillod 28, 1227 Carouge/Genève), réédite Les Maquereaux des Cimes blanches, de Maurice Chappaz, dont nous avions parlé dans le n° 16 de Transhumances consacré aux stations de sports d'hiver. Ce petit livre n'a pas vieilli. On ne peut en dire autant des constructions touristiques. En préface, un texte inédit, La Haine du Passé, remplace la destruction de la nature dans la course à l'abîme, le suicide par le confort de la civilisation dite moderne. Le vrai risque est, selon l'auteur, que l'Histoire, en dépit de son "accélération" n'aille pas jusqu'au bout de son geste, nous prive de l'an 01, et abandonne, de plus en plus mécanisés et sans avenir les bergers des villes et des campagnes. □

Humour des Touristes

Peuples du Monde, une agence de voyage propose sept jours de trek facile au Népal traversant de nombreux villages. "Pour éviter les touristes, l'itinéraire exact, loin des sentiers battus, doit rester secret" précise-t-on.

Le même marchand de "voyages insolites et culturels" vend ensuite le Bhoutan oriental où "les touristes sont totalement inconnus".

Le point est atteint où le seul but du voyage est de chercher à éviter le voyage des autres. On veut rencontrer des indigènes indemnes du regard touristique, non pas des pays jamais visités mais des gens jamais regardés. Le touriste dont l'identité flageole en voyage ne redoute rien comme la vue d'un autre lui-même, tremblant dans sa peau d'occidental.

Passant au chalet de Rieublanco, Whympers rencontre les "trois vieilles femmes (qui) les habitaient; elles semblaient appartenir à quelque chaînon transitoire que les naturalistes cherchent à retrouver, car elles étaient dépourvues de toute idée qui ne concernât pas les vaches, et elles parlaient un patois barbare presque intelligible pour le Savoyard Croz. Elles refusèrent obstinément de croire que nous avions passé entre les Aiguilles (d'Arves).

"C'est impossible, les vaches n'y vont jamais.
- Pouvons-nous arriver à La Grave en passant par dessus l'arête qui est là-bas?
- Oh oui! Les vaches l'ont souvent traversée.
- Pourriez-vous nous montrer le chemin?
- Non; mais vous pourriez suivre les traces laissées par les vaches."

Le langage des vaches, le langage des alpages, plus dur que de parler aux pics! □

Revue

Transports ruraux dans la région de Forcalquier, Bulletin du G.A.E.R., n°35, avril 1984, 20F, Adresse: 3, rue Font-Neuve, 04190 Les Mées. A partir d'une étude critique détaillée des carences des transports collectifs dans les Alpes de Haute-Provence, les animateurs régionaux du Syndicat national des usagers des transports (SNU) proposent des solutions concrètes pour le département.

La réhabilitation de l'habitat ancien. Le bilan d'une expérience. Bulletin du G.A.E.R., n° 36, août 1984. La réhabilitation peut être le moyen de redonner vie à son village et de remettre en valeur son patrimoine, mais elle doit respecter l'environnement et utiliser les techniques les plus modernes pour être compétitive et économique (par exemple en ce qui concerne l'isolation et le chauffage).

Edoardo Castellano, "Le fortificazioni delle alpi francesi", Rivista della montagna, n°64, septembre 1984. Adresse: Corso Moncalieri 23/d, 10131 Torino. De Vauban à Maginot, de Monte-Carlo au Petit Saint-Bernard.

Hermann Hesse, "Questions sur le voyage", Un Autre Tourisme, n°7, été 1984. Adresse: 54, rue des Ecoles, 75005 Paris. Un texte de 1904, jamais traduit en français, posant des questions aux touristes et leur suggérant de préparer leur voyage. "Ils ne devraient pas seulement admirer en passant les montagnes, les chutes d'eau et les villes comme des "éléments à effets" mais plutôt chacun à sa place comme nécessaire et naturel, et ainsi apprendre à les trouver beaux".

Enrico Pieri, "In treno... nelle valli occitane", Novel Tempo, 21, décembre 1983. Adresse en France: P. Martel, 13 place Souham, 75013 Paris. L'histoire des tramways dans les vallées voisines et les projets pour recoudre la ligne de Briançon.

L'ancêtre de Péchiney à L'Argentière

Avant la Société Alais, Froges et Camargue, il y eut la société des frères Planche qui sont à l'origine du projet et qui ont réalisé la totalité des travaux d'installation de cette usine, qu'ils avaient dotée de la centrale électrique qui devait faire tourner l'usine de fabrication de l'aluminium, en investissant aussi et cela est important de le dire leurs propres capitaux.

Les études faites par les frères Planche et notamment par Gilbert Planche ont été parfaites comme leurs réalisations.

Et elles étaient écologiques autant qu'économiques. On ne dira jamais assez par exemple que la vallée de la Durance entre l'Argentière et Prelles n'a pas été défigurée par un réseau de conduite forcée en ferraille mais qu'un tunnel conduit l'eau du barrage de Prelles au réservoir de départ de la chute à l'est de l'Argentière.

Il en est de même pour la vallée de Vallouise et seul un arc de cercle géant enjambe les gorges de la Durance au nord ouest de Pertuis Rostan.

A l'origine donc l'usine d'aluminium de l'Argentière fonctionnait avec de l'énergie électrique qu'elle était capable de produire, en un point qui n'était autrefois que jardins et champs régulièrement ensablés par les débordements de la Durance en crue.

A cette époque il n'y avait pas de travailleurs "exotiques", il y avait des ouvriers de l'Entreprise Planche, originaires de la région et des vallées piémontaises. Peut-être quelques mineurs des Asturies réputés pour leur habileté à travailler sous terre.

Les travaux de l'Entreprise Planche ont été sérieux dans notre région et ailleurs en France, en Grèce, en Afrique noire et dans ce dernier continent ils furent si sérieux qu'un minéral nouveau y a été "inventé" et qu'il porte toujours le nom de "planchéite".

Politiquement parlant Gilbert Planche était moqué par ses adversaires lorsqu'ils faisaient courir partout en Briançonnais que G. Planche allait "installer à l'Argentière 10.000 chevaux", et on lui posait la question "où prendrez-vous le fourrage pour les nourrir? Question idiote s'il en était certes mais il fallait "démolir" Planche et le tourner en ridicule.

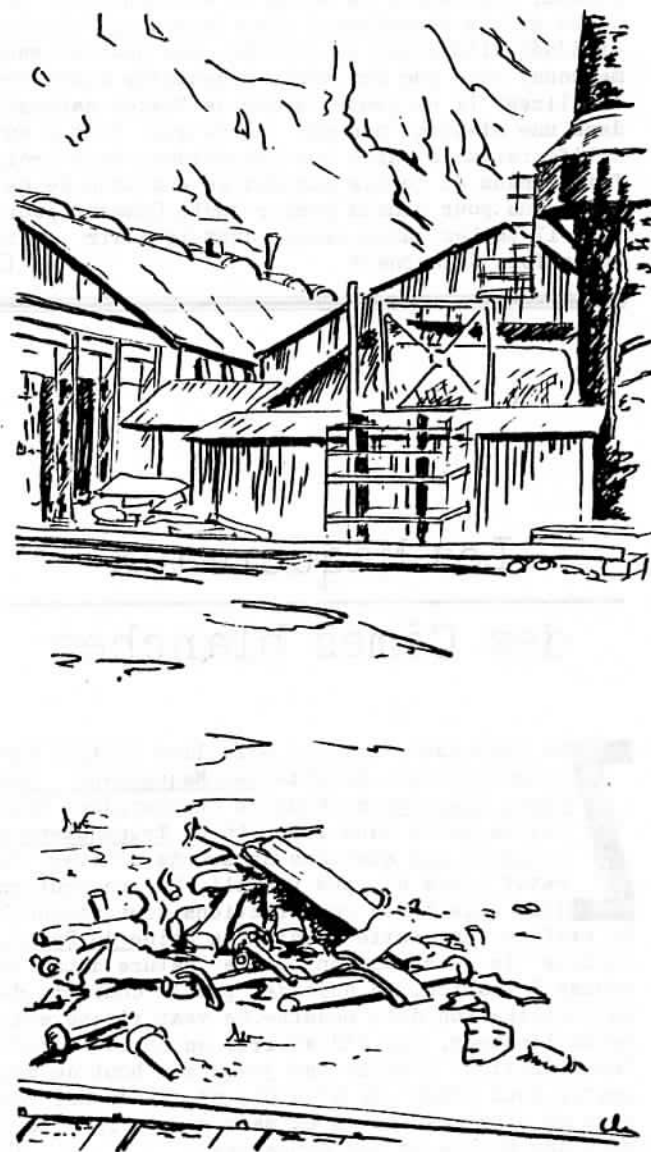
Dans ses projets (le sait-on assez?) Gilbert Planche avait étudié l'installation de mini centrales électriques en de nombreux points-clé jusqu'à Embrun. Il serait intéressant peut-être de signaler tous les projets que Planche avait prévus en Briançonnais et qui auraient doté d'électricité tous les villages de notre région.

Tous ces projets n'ont pas été réalisés à cause, je crois, de l'incompréhension (pour ne pas dire l'incompétence) de certains maires d'alors.

Ce qui est certain c'est que Planche avait acheté à l'amiable de nombreux terrains qui, comme certaines concessions de rives appartiennent toujours, je crois, à son fils.

Le premier lingot d'aluminium sorti de l'usine de l'Argentière je l'ai dans mes "archives" et je le tiens de la descendante de son fondé de pouvoir.

Il n'est pas une ancienne famille de l'Argentière et du Briançonnais dont un membre travaillait chez Planche qui ne possède une chevalière



en aluminium fabriquée (fondue) dans l'usine. Et ce qui est certain c'est que trop heureux d'avoir un travail assuré, les ouvriers de Planche travaillaient de façon continue et régulière même si après leur journée d'usine, ils cultivaient leurs champs.

Ils étaient même si bien payés qu'ils étaient jalouxés et par incidence les ouvriers de l'usine de la Schappe à Briançon se mettaient en grève au début du siècle.

Les charges devenant trop lourdes et des dif-

ficultés financières obligèrent Planche à passer la main à A.F.C. dont il fut, je crois bien, un actionnaire.

L'erreur historique c'est qu'à l'époque la municipalité de l'Argentièrre n'a pas cru utile d'aider Planche en achetant des actions (actions qui existent toujours je crois puisque certaines ont été vendues au fils Planche au début des années 1970 par une famille de l'Argentièrre qui les détenait).

Il est vrai que politiquement, par tous les

moyens, il fallait abattre G. Planche parce qu'il n'était pas un patron de "droite" (Cf. les élections législatives Planche, Cluzel et Cornaud) et la droite y est parvenue. Cependant le buste de bronze de G. Planche qui est tourné vers les usines et installations construites et mises en route par lui, demeure comme un témoin qu'il convient de ne pas oublier et ce n'est que justice. □

Fernand CARLHIAN-RIBOIS

Le chemin de terre contre le chemin de fer

PEUT-ETRE n'a-t-on pas suffisamment envisagé la question sous cet angle: toute société vit aussi d'un certain nombre de mythes techniques, de projets intemporels sans espaces, qu'elle porte, qu'elle gère, qu'elle aménage ou qu'elle détruit: parce qu'elle les a usés. La communication est de ceux-là. Au-delà d'une ligne bleue, des Vosges ou d'ailleurs, au-delà des océans, au-delà du col dont rêvent les villageois des Saisons de Maurice Pons, au-delà du verrou, au-delà de l'Etat, au-delà de tout, au-delà du ciel que tamise la nuit enfin, tout roule, tout flotte, tout germe, tout vit.

De nos jours, les politiciens, synthèse moderne des affairistes et des notables du passé, ont annexé la mythologie du désenclavement. Il faut désormais passer par la politique pour vibrer à un projet de tunnel ou de route. L'Etat et sa chape d'uniformité guettent dans leur ombre.

Eh bien l'aventure de la route a déjà eu lieu. Des hommes ont usé de leur influence pour qu'on la trace. D'autres sont morts sous les rochers et sous l'avalanche. Et la route est passée. Au lieu d'un désert derrière elle, on a vu une société s'animer, des échanges s'enraciner, des voisinages s'élargir. Cette route n'était pas une invite

à un aller sans retour, mais un ruban attachant ceux qui le parcouraient.

Entre Briançon et Bourg d'Oisans, de 1860 à 1885, il y a bien eu selon Bernard Amouretti, une "société de la route", c'est-à-dire quelque chose de plus qu'une collection d'individus occupés aux métiers relatifs à la route, aubergistes, charons, rouleurs, commerçants.

Longtemps en chantier, de 1807 à 1884, malmenée selon la politique des régimes qui se succèdent, la route a eu le temps d'être "appropriée", de pénétrer les mentalités. Mais était-ce réellement une route qui reliait Bourg d'Oisans à Briançon, une route au sens d'un coup de sabre dans l'espace rural qui le transforme radicalement? N'est-elle pas toujours restée la voie la plus facile d'un réseau discret de cols à la seule portée des piétons et des contrebandiers? En bref, la circulation locale, les usages, les relations, le cabotage peut-on dire, n'ont-ils pas amoindri le pouvoir dissolvant de la route? Etait-ce une route conforme à la loi du 20 mai 1836 prévoyant le rattachement progressif de chaque village à la circulation générale et non

pas l'épine dorsale d'une société? Au lieu d'une société de la route, il faudrait parler d'une route de cette société.

Et en 1885, alors que le train dessert régulièrement Briançon, cette société rurale dont la route a aidé la survie se dissout. Plus de trafic, le désert. Un simple chemin de traverse. Le chemin de fer est là. C'est lui l'aspirateur du trop-plein démographique. Avant il fallait marcher, maintenant il n'y a qu'à suivre les rails. Sur le quai de la gare, l'aventure.

A un siècle de distance, on peut contempler la progression du chemin de fer comme la conquête exemplaire d'un espace par un moyen de transport moderne. Mais les ressources financières il y a un siècle n'étaient pas plus inépuisables qu'elles ne le sont aujourd'hui. Pour chaque projet réalisé, il faut compter les projets abandonnés. Pour chaque région acquise au trafic, il faut répertorier celles qui ont été sacrifiées. "De fait, la construction du chemin de fer joua un rôle non négligeable dans le sous-développement des campagnes. Exigeant beaucoup de capitaux, de même que les travaux urbains qui marquèrent le Second Empire, ils drainèrent à leur profit une partie du budget destiné aux routes de campagne"



La diligence de Grenoble
au Villar d'Arène, en 1900

(E.Weber, La Fin des terroirs, Fayard/Recherches, 1983, P.287). Non entretenues, les routes se dégradaient. Dégradées, elles étaient de moins en moins fréquentées.

La route du Lautaret qui renait dans les années 20 avec les automobiles et les circuits touristiques n'est pas la même que celle dont le chemin de fer avait asséché le trafic à partir de 1885. Elle n'a plus d'intérêt local, rural, plus de racines, mais est intégrée à un réseau dense qui fait de la France un espace homogène.

Le langage courant mélange dans ses termes les moyens de communication de centre à centre qui ne profitent qu'aux centres et ceux qui, allant fatalement d'un point à un autre, se laissent domestiquer ou ruraliser sur toute leur longueur. Le mythe actuel de la route -ou du chemin de fer ou des deux à la fois- joue de cette ambiguïté. Et la politique qui fait construire les premiers et promet les seconds.

Ainsi une route existait qui, reliant en seize heures Grenoble à Briançon, alimentait un pays. On construisait sur sa bordure. Arrive le train capable de bien plus de performances, qui laisse un pays exsangue, jusqu'au seuil qui menacerait la ligne même (d'ailleurs discutée à plusieurs reprises). Le tourisme réussit parce qu'il est l'activité économique apte à prospérer à partir d'un étiage économique et social. Y a-t-il une société aussi déchue soit-elle qui puisse refuser le tourisme? On dira qu'il l'a sauvée. Comme se sont sauvés par le train, les guerres, les autoroutes, toutes ces vitesse supérieures, l'imagination et ses désirs. □

Bernard Amouretti, Les Hommes et la route au XIXème siècle, de Briançon à Bourg d'Oisans, Edisud, 1984.

LE VOYAGE RESTREINT

ET FIDELE

CORINNA BILLE :

UNE LITTERATURE DE L'ETAGEMENT

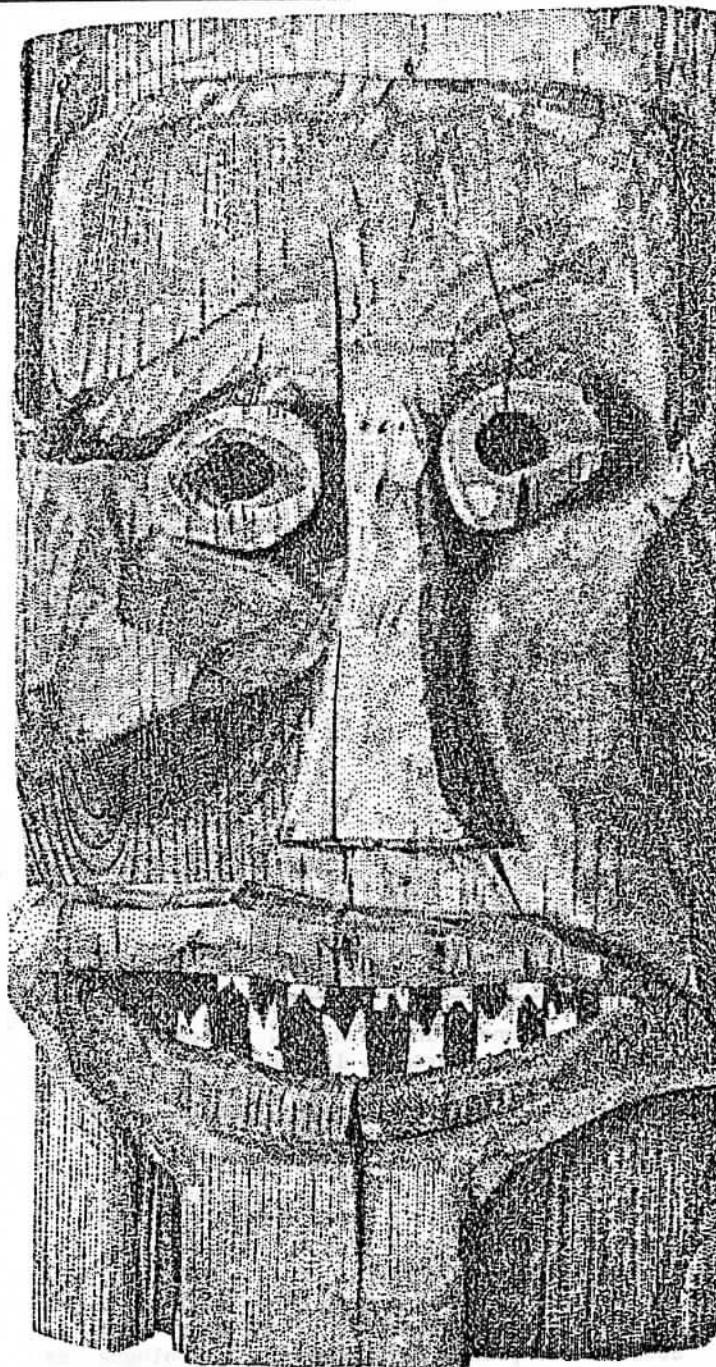
Le monde de Corinna Bille n'est pas un monde clos assiégé par la fatalité. Comme une maison, il a ses portes et ses fenêtres. Comme la montagne, il a ses sentiers, ses villages multiples, ses routes et ses horizons. Si ses personnages s'y sentent à l'étroit ce n'est pas faute d'espace. Paysans, ils déménagent sept à huit fois l'an, de l'alpage extrême au vignoble

de la vallée. Citadins, le Rhône leur donne ses files, ses forêts, ses naissances multiples. Mais Tant d'espace suscite tant de codes. On ne se déplace pas sans raisons, on ne peut aller contre les dates. Si c'est la saison de descendre, on doit descendre. Mais tout le monde n'est pas appelé au même endroit au même moment. Les femmes peuvent avoir à descendre quand les hommes sont requis en altitude. Toute cette population de vigneron et de montagnards chemine. Cette sensibilité à l'espace enchanterait le géographe. Dans le kaléidoscope de Corinna Bille on la suit des yeux, cette population et des drames se préparent, des destins se tendent. Le drame c'est le voyage imprévu vers le bas d'un qui devrait être en haut, ou le contraire, c'est le contre-courant. Pour la rencontre, il faut au moins que l'un des deux trahisse le mouvement général et, l'air de rien, prenne l'autre sentier, gagne l'autre versant, cette rive lointaine. Ce n'est plus alors le monde commun, mais une île, la passion démasquée.

TRAVAUX, PASSION

"Pour vivre on doit marcher, monter, descendre et remonter", au long des jours, des saisons, selon un calendrier rigoureux, sans dérogation. Quand on lui a satisfait, le reste va tout seul, la vie, la rencontre, l'amour, la famille. Tout cela s'égrène, assis sur la contrainte, dans une relative autarcie. Viennent ceux qui montent quand les autres descendent, qui descendent quand les autres montent. Amoureux des traverses, adultères, mangeurs de dates. La passion, c'est pour ceux que le nomadisme n'a pas assagis, qui ont encore besoin de mouvement. Liaison d'espaces en plus, liaison de corps.

La montagne est pleine d'oreilles. Surtout pour ceux qui la prennent à rebrousse-poil. Les amants sans doute magnifiques, mais des traîtres quand même, sont vite dénoncés. Tout rentre dans l'ordre.



ETAGES.

Voyageurs incessants, mais "fidèles" à un même pays, les personnages de Corinna Bille, quand ils marchent n'effectuent pas un trajet anonyme mais honorent un sentier. Du plus haut des alpages à la lointaine vallée, on saute d'un hiver tardif aux premières taches noirâtres du printemps, à son éclatement désordonné. Mais c'est un privilège de posséder ainsi deux ou trois saisons dans un même regard. Aussi le marcheur, rêveur ou affairé, salue-t-il arbres, fleurs, cailloux. Son pas, différent s'il foule une neige poudreuse, s'il provoque un nuage de sauterelles et de pous sière, s'il frappe une route empierrée rythme son hommage à la nature.

PRESENCE

Comme si ceux que la passion a pris n'étaient pas cent fois dénoncés par leurs allées et venues, par des promenades sans but, gratuites, voilà qu'en public, c'est esquissé mais irrépressible, ils vont l'un vers l'autre. L'attitude est tellement incongrue qu'on n'ose l'imaginer. Aussi ne la voit-on pas. Et les amants sont saufs, pour une fois. "...tous attendaient la phrase que Rémi allait prononcer. Théoda le fixait des yeux. Alors, au milieu de nous, il se leva pour la rejoindre. J'eus peur, je crus qu'il ne nous voyait plus; il vacilla comme étourdi et revint à sa place" (Théoda). La société exige des amants qu'en toutes circonstances ils s'avancent mes-

Masque du Lötschental

qués. Mais d'un réflexe, pour respirer, ils soulèvent le masque. De doubles, ils ne sont plus qu'un, menacé, désigné, condamné.

Sous ses habits de tous les jours, il arrive que le personnage rayonne, soit "une beauté sur la terre", comme a dit Ramuz, dérangeante, hors de propos, comme un masque exhibé alors qu'il n'est pas de mise, la dérision, l'obscénité. Ces êtres ainsi marqués flottent, importuns, au-dessus de la loi quotidienne, la transforment en cérémonie, font trébucher la routine.

MASQUES

Mais Corinna Bille a souvent recours au vrai masque, celui de la fête, chargé, d'écorce travaillée, de peaux de bêtes. C'est un voyage sur place. On pousse, à l'aide du masque, les limites d'un univers. On y mélange les pièces d'uniformes. Filles-hommes, hommes-filles, c'est le carnaval des mots qui fait avancer le récit. On peut tout dire derrière un masque, mais la parole énigmatique est bien plus puissante encore que la dénonciation. Fonction cathartique du carnaval, mais alimenté de multiples soifs de vengeance. Comme le vin, le masque délie les langues. Mais, pour certains, une fois encore, le masque ne suffira pas: l'esprit reste le plus fort et traverse tout. Ils sont indéguisables. Le masque qui sert le défoulement collectif ne peut pas cacher ceux qui enfreignent la loi, ceux qui sont déjà ailleurs, hors-masque, hors du commun, en marche sur un sentier solitaire et fatal.

Corinna Bille a obtenu en 1975 le Goncourt de la nouvelle pour *La Demoiselle sauvage*, édité chez Gallimard. Le même éditeur a publié également *La Fraîche noire* (1976), *Cent petites histoires d'amour* (1979), *Deux passions* (1979) et *Le Bal double* (1980). Ses romans, *Théoda*, *Le Sabot de Vénus* et d'autres recueils de nouvelles, *Juliette éternelle*, *Doubleurs paysannes* sont édités par Castella (Albeuve, Suisse). □

Lents Retours

Aux limites du continent, où commence l'océan, où les formes civilisatrices de la vie échouent, veille un géologue dont la science est aussi l'art de vivre. L'acuité de son regard lui révèle le chaos primitif de tout paysage et ses secrètes organisations. Les jeux de la brume sur le fleuve, les tourbillons de neige, les lumières et la couleur des feuillages revêtent un monde immobile.

Il n'y a qu'une grande saison, non pas des saisons. Une fois pourtant, les chercheurs d'or, les prospecteurs de tous poils sont venus. Mais le pays s'en est remis, toutes traces emportées, "au fil du fleuve intemporel".

De même à la ville, le géologue lit les grands équilibres immobiles. Ici une bosse marque un socle de granit. Là un grand fleuve a creusé une plaine. Les bâtiments sont les obstacles, mais les accidents du terrain, les collines, les montagnes, ou la nudité d'un plateau sont aussi des obstacles à la conscience du paysage. Par le dessin, les plans, les coupes, le géologue ne

voit pas une réalité scientifique, mais à faire naître, dans tout espace, pour tout paysage, les espaces de l'enfance et le sentiment d'être chez soi. Par son étude, les formes deviennent des espaces autonomes, où vivre.

"Pourquoi faut-il qu'un lieu étranger soit une demeure possible?" Cette aptitude à vivre partout, à détecter les constantes et les grands équilibres continus, donne à l'homme le sentiment que "le monde entier est un pays lointain". C'est d'apprendre à lire le sable, le dépôt, le déchet du fleuve que l'agitation millénaire des éléments, leurs efforts et leurs luttes sont compréhensibles. Et à partir de là tout est compréhensible.

Un jour, au passage d'un col familier, son sens des formes terrestres s'évanouit, ce sens qui lui permettait d'être en un pays. Les espaces construits par d'autres, la famille, la maison le maintiendront en vie, jusqu'à ce que l'évidence d'un retour vers le pays natal s'impose. Ce lent retour au pays passe alors par des formes de plus en plus denses de civilisation, de plus en plus urbaines.

Le chaînon manquant de la plus urbaine des villes à l'espace familial, c'est dans un coffee-shop que le narrateur l'éprouve et lui apparaît distinctement la continuité géologique et humaine entre les plateaux, les montagnes, les fleuves et les gratte-ciel et ses personnages, ses "disparus", ses souvenirs, ses images familiales dont la ville est pétrie. Il peut, enfin, rentrer au pays, où, heureusement, nul ne l'attend, nul n'a besoin de lui.

Il n'est pas (encore) dit que son nouveau regard vienne à bout des évidences du pays natal, de son relief affectif, familial, linguistique et lui permette de goûter à son retour, là, chez lui, ce monde constant, sans cloisonnements, ce présent continu et universel que seul l'étranger - et lui faisant figure d'étranger - lentement intégre par le monde - lui avait procuré. □

R.S.

Peter HANDKE, *Lent retour*, Gallimard, 1982.

TRANSHUMANCES 20

EDITORIAL-1-PSYCHANALYSE DE LA NEIGE-

2-14-NEIGE & FOLKLORE-14-15-NEIGE & CINEMA-

15-16-NEIGE, DECOR-16-17-L'ANCETRE DE PE-

CHINEY-18-19-LA ROUTE & LES HOMMES-19-20-

VOYAGE:CORINNA BILLE, P.HANDKE-20-22

Le dessin de couverture est d'Amalia DOMERGUE, celui de la page 18 de Claire COLMET DAAGE et celui de la page 20 de Frédéric SIMON.

TRANSHUMANCES, revue saisonnière, paraît le plus souvent deux fois l'an.

Adresse: Le Rosier, Val-des-Prés 05100 Briançon

Téléphone: (92) 20.12.24.

Dépôt légal à parution.

Directeur de la publication: René Siestrunck

Rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck

Imprimerie spéciale Transhumances.

ISSN: 0182-3108

Abonnement pour 4 numéros: 35 francs

Soutien: 100 francs CCP: 247 38 D Marseille

et maintenant
allons contempler la neige
jusqu'à tomber d'épuisement!

Bashô